



GANDILLAC, Maurice de, *Genèses de la modernité: de la Cité de Dieu à la Nouvelle Atlantide*

Louis Valcke

Volume 50, numéro 1, février 1994

La théorie synthétique de l'évolution

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400833ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400833ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valcke, L. (1994). Compte rendu de [GANDILLAC, Maurice de, *Genèses de la modernité: de la Cité de Dieu à la Nouvelle Atlantide*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(1), 249–251. <https://doi.org/10.7202/400833ar>

Maurice DE GANDILLAC, *Genèses de la modernité : de la Cité de Dieu à la Nouvelle Atlantide*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, 673 pages.

En ce fort volume — plus de 650 pages à l'écriture dense et serrée — Maurice de Gandillac livre, nous dit son éditeur, « quelques sources intellectuelles et spirituelles de l'Europe ». Le titre — notons son pluriel ! — et le sous-titre accrochent : le lecteur s'attend à découvrir une étude structurée, articulée autour de quelques thèmes privilégiés, en lesquels il serait possible de lire les prodromes de notre « modernité ». Or, sous cette apparence de structure unifiée ont été réunis une quarantaine de textes divers, « communications de colloques, préfaces, articles de revue ou contributions à des ouvrages collectifs » (p. 5, n. 2), la plupart écrits depuis la dernière guerre, certains cependant datant du début des années '30. Après avoir été émondée avec soin, nous dit l'auteur, cette vaste moisson a été répartie en vingt chapitres, qui, distribués en deux parties, couvrent les 1 200 années qui vont de saint Augustin à Francis Bacon : vaste ouvrage, donc, qui semble proposer une vue d'ensemble, globale et harmonisée, sur ces douze siècles, creuset, sans doute, des articulations majeures de notre modernité.

Contribuant encore à renforcer cette impression d'ensemble intégré et articulé, que donne le plan de l'ouvrage, les intitulés de chapitres sont, pour la plupart, formulés de façon très générale, alors cependant que leurs contenus n'en donnent le plus souvent qu'une illustration particulière, par l'évocation de telle ou telle oeuvre, sans doute jugée exemplaire. Ainsi du chapitre VIII, par exemple, qui propose d'aborder le thème immense des « Deux visions de la nature. Métaphysique et mystique », mais se limite à comparer le concept de « nature » chez Alain de Lille à une « relecture des "Fioretti de saint François" », pour évoquer ensuite le thème de « politique et sainteté ». De même encore le chapitre VII ne développe-t-il « les deux exigences », pourtant si cruciales à l'époque, de « Foi et raison », qu'à partir du seul personnage d'Abélard, pour ensuite situer, en termes gilsonniens, « la "question disputée" de la "philosophie chrétienne" ».

Une lecture suffisamment sélective du passé permettra toujours, sans doute, d'y découvrir quelque signe précurseur des âges à venir. On pourra toujours choisir de voir apparaître chez Duns Scot l'idée nouvelle de contrat social, de déceler chez Abélard une ouverture, toute moderne, à l'égard des Juifs, de souligner chez Nicolas de Cues l'apparition d'une pensée véritablement oecuménique. Non pas que ces prémonitions aient été illusoire, mais si réelles et originales qu'elles aient été, peut-on véritablement y voir les « Genèses de la modernité » ?

Sans doute le Cusain a-t-il effectivement eu l'intuition de l'infinité du monde, sans doute aussi en a-t-il perçu, ou au moins soupçonné, les terribles implications, sans doute encore l'a-t-il, des 1 440, exprimée avec une puissance particulière dans sa *Docte ignorance* : peut-on pour autant, comme le fait l'auteur, situer en cette intuition « l'essentielle coupure de la véritable modernité » (p. 633) ? Voilà qui mérite d'être vu de plus près.

L'auteur souligne avec raison que Copernic lui-même « laisse subsister l'essentiel de l'ancien système » (p. 629) car, en effet, son univers est encore cet univers clos, en lequel s'encastre la série des orbites parfaits et concentriques, en vertu du « préjugé grec qui privilégie cette figure géométrique ». Cependant, dans cette démarche graduelle qui conduira finalement à l'authentique révolution cosmologique, l'apport de Kepler se voit singulièrement diminué. La découverte des « orbites elliptiques » et de la « loi des aires » sont sans doute, nous dit l'auteur, « des progrès scientifiques essentiels, mais pour les théoriciens et pour quelques techniciens, nullement pour les philosophes et les théologiens, moins encore pour l'homme ordinaire dans ses comportements quotidiens » (*ibid.*, souligné par moi). Voire ! Autant, sinon plus que le Cusain, Kepler faisait siennes les grandes intuitions mathématiques du legs néoplatonicien, et ce sont ces intuitions qui l'ont conduit, en un premier temps, à une nouvelle conception de l'« harmonie du Monde ». Mais il n'en resta pas là et,

confrontant sans cesse, avec une rigueur et une tenacité proprement héroïques, le résultat de ses calculs aux observations les plus minutieuses, il fut forcé, non seulement de décentrer le soleil et de rendre elliptiques les orbites planétaires, mais également d'attribuer au soleil une efficacité physique, comme véritable moteur du mouvement planétaire, que ne font plus que *décrire* les formulations mathématiques. Cette substitution d'une cause physique à une causalité formelle minait les fondements mêmes de la cosmologie néoplatonicienne, dont, pourtant, elle était issue. Il est donc éminemment probable, au grand dam des « philosophes et des théologiens », que sans le travail acharné de Kepler, l'intuition du Cusain, pour géniale qu'elle ait été, ne fut restée lettre morte. Et c'est pourquoi la vision képlérienne, née de la confrontation de l'observation et des mathématiques, bien loin de n'intéresser que quelques « théoriciens et techniciens » des sciences, se répercutera de proche en proche et finira, aujourd'hui, par toucher « l'homme ordinaire dans ses comportements quotidiens ».

Comme le signale l'auteur (p. 5, n. 2), les textes rassemblés ici s'adressaient à l'origine à un public relativement hétérogène. Et certains, ceux, par exemple, qui traitent de Nicolas de Cues, d'Abélard ou du Pseudo-Denys et de Scot Érigène, on reconnaît l'autorité du chercheur partageant le fruit de ses recherches ou faisant état de découvertes originales. D'autres textes, au contraire, — en particulier, nous semble-t-il, en ce dernier chapitre, qui ébauche quelques « esquisses d'un monde neuf » —, visent un public beaucoup plus large. D'où, inévitablement, d'article en article, un changement de registre auquel il n'est pas toujours facile au lecteur de s'adapter, et quelques doubles, qui n'ont pas tous, tant s'en faut, été émondés : combien de fois, par exemple, l'auteur ne nous rappelle-t-il que Dante avait placé son Ulysse aux Enfers, non pas pour l'orgueil de s'être aventuré outre les Colonnes d'Hercule, mais pour avoir imaginé la fourberie du Cheval de Troie ?

Ce qui frappe encore, à travers ces longues pages par ailleurs marquées de la plus savante érudition, c'est la constance du préjugé favorable que l'auteur semble réserver à chacun des personnages qu'il évoque. À lire les développements auxquels leurs œuvres donnent lieu, le lecteur non prévenu serait induit à penser que les Alain de Lille, Charles Bovel ou Raymond Lulle occupent dans l'histoire des idées une place équivalente à celle de ces ténors que furent Abélard, Nicolas de Cues ou Maître Eckhart, entre autres. C'est à peine, en effet, si, à propos de Bovel justement, M. de Gandillac signale indirectement ce que peuvent avoir d'« arbitraire et de saugrenu » (p. 509) les étonnantes analogies que l'auteur du *Liber cordis* croit découvrir et se permet d'exploiter. De même, quelque fascinant qu'ait pu être le personnage de Raymond Lulle, c'est sans doute accorder une importance disproportionnée à ses étonnantes élucubrations que de lui dédier ce long chapitre XI qui clôt la « première partie » de l'ouvrage, recevant de par cette situation stratégique dans le plan du volume, un rôle charnière, comme si l'*Art général ultime* du Catalan avait marqué l'aboutissement d'une gestation séculaire, et avait été, par là, cause, occasion ou signe de quelque profonde coupure épistémologique. Et sans doute est-il possible de faire d'Agrippa de Nettesheim le porte-parole d'un féminisme avant la lettre [chapitre XVIII : « La vocation féminine (Réhabilitation d'Ève et de ses filles par Agrippa de Nettesheim) »], mais point n'est besoin d'être Freud pour remarquer que cette « réhabilitation » se déroule sur le fond d'hallucinantes obsessions, le péché originel se voyant réduit à la *carnalis copulatio*, et le diable, à cet effet, se faisant phallus, « *genitale viri membrum, reptile, lubricum, quod Evam tentavit atque decipit, cui recte serpentis nomen similitudoque congruit* » (p. 588).

Notons encore que, s'étendant sur une quarantaine d'années au moins, certains de ces écrits se trouvent fort marqués par leur époque, et on y entend les échos de débats passionnés ou de controverses qui, si animés qu'ils aient pu être, ont perdu au fil des ans de leur acuité. Fallait-il commencer le dernier chapitre, pourtant intitulé « esquisses d'un monde neuf », par une longue critique du *Rabelais* de Lucien Febvre ? Est-il encore pertinent de situer Abélard par rapport aux présentations qu'en firent, il y a plus de 150 ans, Victor Cousin et les Guizot (p. 152 et suiv.), ou de reprendre, à propos de Pétrarque, telle étude écrite par l'auteur en 1930-1931, à l'occasion, nous dit-il, d'une suppléance

de Gilson aux Hautes Études ? Si intéressant que puisse être ce texte, la question surgit de savoir dans quelle mesure il peut encore être actuel, se situant comme il le fait par rapport aux études et aux critiques datant du premier tiers de notre siècle...

Somme toute, plutôt que de vouloir à ce volume donner l'apparence d'un ouvrage de synthèse solidement charpenté, il eût sans doute mieux valu, après un élagage sélectif, ne retenir que les textes de base, vraiment fondamentaux et originaux, et de les publier, sous forme explicite de recueil, en leur version d'origine. Le lecteur général n'aurait pas été désappointé par un contenu ne correspondant guère à la présentation que l'éditeur lui en a donnée, le spécialiste aurait su quoi y chercher et le renom de l'expert des mystiques rhénanes, du rigoureux traducteur du Pseudo-Denys, n'aurait aucunement pâti de cette réduction quantitative au bénéfice d'une mise en valeur qualitative...

Louis VALCKE  
*Université de Sherbrooke*